

La

Semaine Religieuse

DE

Québec

VOL. XVII

Québec, 18 mars 1905

No 31

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

SOMMAIRE

— o —

Calendrier, 481. — Les Quarante-Heures de la semaine, 481. — Sa Sainteté Pie X et l'œuvre théologique de Mgr Paquet, 482. — A propos du carême, 483. — Le secret de la Salette, 483. — La réforme scolaire, 484. — Le journalisme catholique, 486. — L'œuvre de la presse, 489. — Tristes conséquences de la persécution religieuse pour l'industrie, 490. — Musique grégorienne et gramophone, 491. — Comment les théories microbiennes peuvent empêcher la réouverture d'une école libre, 492. — Je voudrais, 493. — Bibliographie, 494.

Calendrier

— o —

19	DIM.	b	II du Carême. S. JOSEPH, confesseur, 1er Patron du pays, 1 cl. <i>Kyr. royal.</i> II Vêp., mém. du suiv. et du dim.
20	Lundi	b	S. Gabriel, Archange, <i>dbl. maj.</i> (18)
21	Mardi	b	S. Benoît, abbé, <i>dbl. maj.</i>
22	Mercr.	r	Ste Lance de N.-S. J.-C., <i>dbl. maj.</i> (De vendredi dernier.) Anniversaire de l'élection de Mgr l'Archevêque.
23	Jeudi	b	S. Thurbie, évêque et confesseur.
24	Vend.	r	S. Snaire de N.-S. J.-C., <i>dbl. maj.</i>
25	Samd.	b	ANNONCIATION de la B. V. M., 1 cl. Messe <i>pro populo.</i>

Les Quarante-Heures de la semaine

— o —

19 mars, Franciscaines Missionnaires de Sainte-Anne de Beaupré. — 21, Séminaire de Québec. — 22, Saint-Cyrille. — 23, N.-D. du Sacré-Cœur. — 25, Ecole des Frères de Saint-Roch.

Sa Sainteté Pie X et l'œuvre théologique de Mgr Pâquet

(Nos lecteurs, et l'on peut dire tout le pays, liront avec joie le Bref très élogieux que N. S. P. le Pape vient d'adresser à Mgr Pâquet, l'éminent théologien de l'université Laval. Ce document, si honorable pour le professeur, pour l'institution qui bénéficie de ses talents, et pour notre Canada français lui-même, enrichit nos archives nationales d'une pièce de valeur inestimable.)

A notre cher Fils L. A. Pâquet, Protonotaire apostolique, doyen de la faculté de Théologie de l'Université Laval.

PIE X PAPE

Cher Fils, Salut et bénédiction apostolique.

Nous venons de recevoir les six volumes que vous nous avez offerts et dans lesquels, avec le conseil et sous la direction de Notre Vénérable Frère Louis, votre archevêque, vous avez exposé toute la doctrine de saint Thomas d'Aquin, la théologie du dogme aussi bien que celle des sacrements.

Cet hommage de votre dévouement Nous a été très agréable, d'autant plus que ces livres que vous avez écrits méritent à plus d'un titre un bien vif éloge.

On y retrouve, en effet, la saveur particulière de cette sagesse romaine que vous avez puisée jadis avec un soin si diligent dans ces écoles de Rome dont vous fûtes l'élève; on y peut voir aussi le témoignage éclatant de cette obéissance avec laquelle vous et l'Université Laval vous avez religieusement exécuté la volonté qu'exprimait Notre Prédécesseur quand il recommandait d'étudier et de défendre les doctrines de saint Thomas d'Aquin.

Pour vous qui le premier au Canada avez publié des traités de théologie, ce vous est encore un honneur d'avoir accompli cette tâche avec une telle sûreté de doctrine et une si grande clarté d'exposition, et de n'avoir rien omis dans votre travail de tout ce qui peut le mieux s'adapter aux besoins de notre temps.

Nous espérons qu'à votre exemple les professeurs de théologie de l'Université Laval ne s'écarteront jamais des enseignements de saint Thomas d'Aquin, persuadés que plus les jeunes clercs, leurs élèves, en seront pénétrés, plus aussi ils seront aptes à combattre toutes sortes d'erreurs.

Comme gage de Notre bienveillance, à vous, aux professeurs

et aux élèves de l'Université Laval, Nous accordons très affectueusement dans le Seigneur la Bénédiction Apostolique.

Donné à Rome, près de saint Pierre, le vingtième jour de février de l'an mil neuf cent cinq, de Notre Pontificat la deuxième année.

Pie X, Pape.

A propos du carême

Pour répondre à quelques lecteurs inquiets, nous croyons devoir reproduire un passage des pages 11 et 12 de la *Discipline du diocèse de Québec*, 2^e édition :

« La Sacrée Pénitencerie a déclaré, le 16 janvier 1834, que ceux qui, à raison de leur âge, de leur infirmité, ou de leurs travaux, sont exempts du jeûne, peuvent, aux jours de jeûne où le gras est permis, manger gras à tous les repas. »

Le Secret de la Salette

En traitant, voilà huit jours, d'un incident relatif à la question du « Secret » de la Salette, nous avons omis, par malentendu, de rectifier une assertion faite par « Don Alessandro, » correspondant romain de la *Semaine religieuse de Montréal*. En effet, dans sa lettre romaine du 8 février (publiée par notre confrère de Montréal en sa livraison du 6 mars), Don Alessandro a écrit ce qui suit à propos de l'incident en question :

Les journaux français reproduisirent l'article (1), mais, changeant deux phrases, dirent qu'elle révéla son secret à Pie IX, ce qui est vrai. Cela a suffi pour que toute la question revint sur l'eau. On s'agite, on veut forcer les journaux français à donner la version exacte de l'*Osservatore Romano*, sans se demander si cette correspondance d'Altamura mérite bien l'honneur qu'on lui fait. Il semble certain que l'*Osservatore* aurait dû lire plus attentivement cette correspondance avant de l'insérer, et alors il aurait supprimé le passage sujet à contestation. Il ne l'a point fait; mais cela ne change rien.

DON ALESSANDRO.

Le correspondant romain s'est tout à fait mépris sur l'objet de la polémique qui s'est faite en France au sujet de cet incident. En effet, d'après la *France chrétienne* — et nous n'avons pas sujet de douter de sa parole —, l'*Osservatore Romano*

(1) Il s'agit de l'article de l'*Osservatore Romano*, où est racontée la mort de Mélanie, et que nous avons reproduit dans notre livraison du 28 janvier. RÉD.

n'avait pas à supprimer les « deux phrases » incriminées, puisqu'elles ne se trouvaient pas dans son article ; ou plutôt il s'agissait d'une phrase, et d'un mot dans une autre phrase, qui ne faisaient pas partie de cet article. C'est dans la traduction française, publiée d'abord à Paris, qu'on a intercalé un mot et une phrase qui n'appartenaient pas à l'original. Par conséquent, l'*Osservatore Romano* n'a rien eu à faire dans cet incident, qui s'est tout entier passé en France (1).

La réforme scolaire

Il y a quelque temps, au cours d'une polémique, notre confrère de la *Vérité* priait le rédacteur de la colonne ouvrière de la *Patrie* de montrer en quoi la création, en notre Province, d'un ministère de l'Instruction publique aurait tant d'influence sur nos progrès scolaires. La réponse de l'écrivain de la *Patrie* est encore à venir ; et même nous avons remarqué qu'il ne parle plus guère, depuis ce temps, des choses de l'Instruction publique.

D'autres journalistes ont aussi demandé aux gens qui élèvent la voix, de temps en temps, pour réclamer la réforme scolaire, de vouloir bien préciser les changements qu'ils désirent voir introduits dans le système actuellement en vigueur. La plupart du temps, il n'en faut pas plus pour inspirer aux grands réformateurs un goût soudain pour le silence le plus complet.

La méthode est bonne, et l'on devrait l'employer chaque fois que l'on entend un nouvel appel aux prétendues réformes. Ces partisans si zélés des modifications de notre système scolaire ne sauront que répondre. Et par là il sera prouvé de plus en plus que cette campagne menée avec si grand fracas pour la réforme scolaire ne s'appuie sur aucun motif sérieux, et ne procède que d'un état d'esprit que l'on a réussi à créer de toutes pièces chez nos compatriotes. — Nous avons déjà montré combien il est vraisemblable que l'origine de tout ce mouvement soit tout simplement maçonnique.

(1) Nous devons mentionner ici que la *Croix* de Paris, en son numéro du 2 mars, a reconnu le fait de l'interpolation opérée dans le texte de l'*Osservatore Romano*.

Ce qui, en ce moment, se discute davantage en cette matière, c'est l'instruction gratuite et obligatoire, dont le parti ouvrier de Montréal a même fait deux articles de son fameux et immense programme. L'une des meilleures réfutations de ces réclamations si peu justifiables a paru sur le *Nationaliste* du 5 mars, signée par J.-H. Rodrigue. Il est probable qu'on ne tentera même pas de démolir ce magistral article.

Mais il faudrait pourtant parler de la conférence qu'un chef ouvrier de Montréal allait faire, le 25 février, à Saint-Hyacinthe, justement sur cette question de l'instruction gratuite et obligatoire. Si nous en jugeons par le compte rendu qu'en a fait le *Courrier de Saint-Hyacinthe* dans son numéro du 1^{er} mars, cette conférence fut une pièce de haute fantaisie, quoique le conférencier ait fait preuve d'une bonne foi évidente dans les énormités qu'il a débitées.

On pourrait remplir plusieurs volumes des réponses complètes que demanderaient les principes exposés par ce conférencier — manifestement très fort en philosophie et en économie politique. Par exemple, il a soutenu que le père de famille n'a pas de droits à exercer sur l'instruction de ses enfants !

Et puis la question de ce que coûterait à l'Etat, la gratuité de l'instruction publique est toute simple à résoudre pour notre philosophe. Il n'y aura qu'à réaliser le « 41^e » article du programme ouvrier : « La nationalisation et la municipalisation de toutes les utilités publiques. » Voyons un peu comme ce serait facile, en effet, dans la pratique.

Voilà donc le gouvernement de Québec qui achète tous les chemins de fer, toutes les lignes télégraphiques et téléphoniques, et autres « utilités publiques » de la Province. En supposant que cet achat puisse se faire, même si les compagnies intéressées tiennent leurs chartes du gouvernement fédéral, cela coûterait toujours bien une centaine de millions de piastres ! Notre gouvernement provincial aurait-il assez de crédit pour contracter un emprunt aussi colossal ? Et puis, où trouverait-il les quatre ou cinq millions à payer annuellement pour l'intérêt et l'amortissement de sa dette ? Sans doute on répondra : mais il les prendra sur les profits réalisés par l'exploitation de ces « utilités publiques. » — Eh bien, il faut avoir du toupet pour compter que le gouvernement provincial

retirerait du profit d'une exploitation de ce genre, quand on voit les énormes déficits que le gouvernement d'Ottawa récolte chaque année dans son exploitation du chemin de fer Intercolonial. Cependant, il faudrait que le gouvernement de la Province reti-ât de son entreprise non seulement les millions destinés au service de la dette, mais encore ceux que réclamerait la « gratuité » de l'instruction publique.

Tout cela est absurde au plus haut point.

Voilà pourtant les folles idées que des meneurs ignorants et prétentieux essayent de faire accepter par nos honnêtes et intelligents ouvriers. Quel dommage que ces puissants esprits ne se risquent pas aussi à préciser les modifications qu'ils voudraient voir apporter aux programmes de nos écoles ! Ce serait pour le moins très récréatif à entendre ou à lire.

Le journalisme catholique

(Extrait d'une conférence donnée à Louvain par M. Joseph De Marteau, rédacteur en chef de la *Gazette de Liège*.)

En vue de Dieu, Messieurs, n'écrivez pas une ligne, en marge de laquelle on ne puisse inscrire, pour référence et note justificative, vos actes, votre vie et vos œuvres.

Ne vous laissez point prendre à la piperie des mots : « Soyons larges, ouverts, tolérants ! » Largeur de vues, soit, mais pour voir le bien ; ouverture de main, mais non pour tout accueillir, ni pour laisser tomber le drapeau ou l'épée ! Tolérance, mais non pour tolérer l'envahissement du mal, pour tolérer jusqu'à la faiblesse, jusqu'à la trahison. Vous condamnez la licence abjecte des romans modernes : n'en lisez pas ! — les infections du théâtre d'aujourd'hui : ne vous en laissez pas atteindre, n'en approchez pas !

On peut avoir, Messieurs, suivi à suffisance le mouvement littéraire de son temps, tenu quarante ans la plume dans un quotidien respectable, ajouté même à cette tâche la facture de quarante actes de drames ou comédies, d'une valeur quelconque il est vrai, sans avoir pour cela, fidèle à un souhait paternel, dû mettre une seule fois le pied dans le grand théâtre de sa ville, bien moins encore dans les petits.

Ecoutez, Messieurs, écoutez ce qu'un de ces fiers chrétiens qui furent au XIX^e siècle les restaurateurs de l'art en Allemagne,

Frédéric Overbeek, écrivait à votre âge, — il n'avait même pas vingt ans :

« Que le jeune peintre » — et laissez-moi dire : le jeune publiciste — « veuille donc, par dessus tout, sur ses sentiments et ses impressions ; qu'il ne permette ni à son âme d'accueillir une pensée impure, ni à ses lèvres de laisser passer une parole qui blesserait la plus délicate des vertus. Mais comment s'en préserver ? Par la religion, par l'étude de la Bible.

« Et si l'artiste » — entendez aussi l'écrivain, Messieurs, — « si l'artiste, se sentant pur, ayant rempli son cœur des sentiments de la sainteté, entend la voix intérieure qui lui dit : Maintenant tu es capable de produire quelque chose ! qu'il s'abandonne alors avec assurance à ses propres entreprises : il n'en est aucune de trop élevée pour lui : qu'il se mette à peindre — à écrire. — Si c'est le cœur, mais le cœur riche de sa plénitude qui le conduit, il saura accomplir la tâche qu'il s'est imposée.

« ... Non, je ne suivrai pas la voie battue. C'est pour cette raison aussi que je suis bien décidé de ne pas étudier l'anatomie sur des cadavres, parce que cette étude émousse certains sentiments délicats que l'artiste ne doit pas perdre. »

Vous, jeunes gens, gardez-vous aussi... d'étudier sur des cadavres !

Que s'il vous paraissait un jour pénible, difficile de poursuivre la mission du journalisme avec cette austérité forte et cette abnégation incessante, écoutez dans ses lettres à des jeunes gens, — après Overbeek, Lacordaire :

« Il faut se garder de quitter la plume. Sans doute, c'est un rude métier que celui d'écrire ; mais la presse est devenue trop puissante pour y abandonner son poste. Ecrivons, non pour la gloire, non pour l'immortalité, mais pour Jésus-Christ. Crucifions-nous à notre plume ! Quand personne ne nous lirait plus dans cent ans, qu'importe ?

« La goutte d'eau qui aborde à la mer n'en a pas moins contribué à faire le fleuve et le fleuve ne meurt pas. Celui qui a été de son temps a été de tous les temps : il a fait sa besogne, il a eu sa part dans la création des choses qui sont éternelles. »
(Lettre du 2 octobre 1839.)

Comme Lacordaire pensait, agissait un journaliste liégeois

humble, oublié, mais au fils duquel vous permettez d'évoquer, du seuil de la vieillesse, l'exemple paternel. Il aimait à dire que c'était le mérite du journaliste catholique de ne pouvoir jamais laisser de lui une belle pièce, bien frappée dans l'or, mais de se dépenser chaque jour en gros sous, qui s'allaient perdre, non pas inutilement toutefois, dans les commerces de la foule — et que Dieu seul pouvait compter.

Il y a cinquante ans, écrivant à un neveu de votre âge, digne de le comprendre, alors son collaborateur, alors étudiant en théologie à Rome, aujourd'hui Mgr Cartuyvels :

« Mon cher Charles, lui disait-il, tout ce que je ferai pour l'Eglise et pour la foi ne sera jamais de trop. Et si l'œuvre à laquelle je me livre devait aboutir à ma ruine, à mon déshonneur au point de vue des hommes, ce malheur n'amènerait aucune plainte sur mes lèvres, ni dans mon cœur. Je serais heureux de souffrir pour mon Dieu, et pour notre bonne mère, la sainte Eglise. »

Traduisez ces paroles du grand orateur ou de l'obscur journaliste dans la devise de votre vie d'écrivain : *pour Dieu seul !* Il vous suffira, pour réaliser cette devise, d'un de ces grains de foi que répand sans fin votre maternelle et grande semeuse universitaire.

Ce grain sans pareil, du merveilleux métal seul capable de fournir, de façon continue, sans jamais rien perdre de sa puissance d'expansion, la lumière et l'énergie au monde, le rayonnement à travers les opacités, l'excitation, la guérison, l'inépuisable vertu, ce n'est pas le radium, c'est le catholicisme ! Pour lui, toujours, Messieurs, toujours à l'avant-garde !

Je ne crois que ce que je vois. — Alors vous ne croyez pas à grand'chose.

La religion est finie. — Si elle l'était, vous ne l'attaqueriez pas tant et la laisseriez mourir.

La raison me suffit. — Autant dire qu'une veilleuse remplace tous les becs de gaz.

L'œuvre de la presse

Un correspondant nous écrit :

L'œuvre de la presse honnête, chrétienne, franchement canadienne-française, n'est pas ou ne paraît pas comprise par ceux-là même qui, dans mon humble opinion, ont le devoir d'en faire un apostolat. Je dis bien à dessein : un *apostolat*.

Il y a dans notre pays comme ailleurs un mal affreux qui s'étend rapidement dans les villes et même dans les campagnes, et qui ne peut être, sinon enrayé complètement, du moins combattu efficacement que par le seul apostolat de la presse catholique et *religieuse* avant tout. La presse religieuse populaire n'existe pas. La presse catholique, pas religieuse du tout, mondaine, mercantile, extrêmement dangereuse, tout le monde l'admet, parce que son étiquette lui donne accès à tous les foyers catholiques où elle prêche quotidiennement une doctrine et des mœurs qui nous ruinent intellectuellement et moralement, nous inonde.

Qu'avons-nous à opposer à cette action délétère de la mauvaise presse ? Des *Semaines religieuses* et des revues pieuses. . . Magnifiques ! Mais insuffisantes. Où allons-nous de ce train ?

Nous allons où est allée la France. Comme la France, nous donnons beaucoup, selon nos ressources, aux œuvres pies, diocésaines ou étrangères.

Comme elle, nous ignorons l'« œuvre de la presse » — C'est affaire à quelques *héros* de consacrer leur vie, à leurs risques et périls, à la défense par la plume des droits de l'Église, de nos plus chers intérêts religieux et nationaux. En Allemagne, en Belgique et depuis vingt ans en Italie, on a procédé d'autre façon. Il y avait péril en la demeure ; on a dit : que les Chinois s'arrangent, le feu est à la maison, ce n'est pas le temps d'allér porter un verre d'eau à notre voisin. Et en Allemagne notamment on s'est *saigné* pour créer l'œuvre de la presse catholique, Cette œuvre en appelait d'autres qu'on a fondées et sustentées également au prix d'énormes sacrifices. Et vous voyez le résultat.

Nous, nous mourons de peur et de je ne sais quelle « maladie du sommeil ».

Voyez comme nos ennemis travaillent avec cette arme et

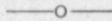
sur ce terrain : La presse. Vous avez bien dit il y a quelques semaines : ils ont créé un *état d'esprit* au sujet de l'éducation. Ils en avaient créé un, auparavant, sur l'action du clergé en toute chose qui touche de près ou de loin à la politique.

Des hommes de grands talents, qui ont du prestige et du crédit, qui sont de bonne foi et font facilement demi-tour quand on leur montre l'abîme où ils courent en nous y entraînant, disent et écrivent sur certains sujets des choses néfastes, sèment avec persistance des idées fausses, dangereuses, parce qu'il n'y a personne pour les contredire auprès de *leurs* lecteurs.

... On parle de fonder un *grand journal*. On en parlera encore longtemps sans doute.

Pourquoi tant de midi à 14 heures ? Qu'on agisse donc ! ...

Tristes conséquences de la persécution religieuse pour l'industrie



(Voici un passage d'une lettre que nous venons de recevoir d'un artiste verrier de l'une des villes de France :)

La guerre terrible qui sévit contre la religion catholique de notre pauvre pays, l'expulsion de nos saintes congrégations et bientôt la séparation de l'Eglise et de l'Etat, bouleversent la France. Tout cela fait un tort inouï aux affaires et à tous les commerces de la nation. Et pendant que nos bons religieux et nos vaillantes religieuses s'en vont, en pleurs, demander à l'étranger le droit de vivre que leur pays leur refuse, d'autres, Monsieur l'abbé, les fournisseurs directs du clergé et des églises, voient apparaître à brève échéance la noire misère.

Aujourd'hui en France notre industrie est atteinte mortellement, à moins que le bon Dieu vienne sauver nos prêtres et leur donner la liberté nécessaire pour exercer en paix leur ministère.



Musique grégorienne et gramophone

La *Civiltà Cattolica* vient de publier un article sur l'enregistrement du chant grégorien par les disques du gramophone. La *Croix* a raconté comment, au Congrès grégorien du mois d'avril dernier, la proposition fut faite par M. le baron Kanzler et acceptée avec empressement par la « Gramophone Company ».

Sous la direction de Mgr Rella, maître de chant grégorien à Sixtine, divers groupes de chanteurs exécutèrent, morceau par morceau, devant les gramophones, la fameuse *Messe des Anges*, qui avait été chantée à Saint-Pierre par 1,200 voix. Pour enrichir encore la « bibliothèque », d'autres mélodies grégoriennes furent reproduites au gramophone et par diverses « écoles », afin de permettre l'étude comparative des méthodes diverses de direction et d'exécution ; ainsi, des séminaristes français, sous la direction de Dom Mocquereau, prieur de Solesmes, des Bénédictins du couvent de Saint-Anselme avec leur recteur, Dom Laurent Maussens, puis avec Dom Pothier, abbé de Saint-Wandrille, contribuèrent à cette œuvre originale et utile. Le baron Kanzler a dirigé des moines augustinien pour d'autres exécutions.

Ainsi, 24 « disques grégoriens » donnent une idée « de mélodies de tout genre du répertoire liturgique ». Et la *Civiltà* raconte comment un R. P. Jésuite de New-York, le P. Young, maître de chapelle en l'église Saint-François-Xavier de cette ville, venu à Rome pour étudier l'exécution des mélodies grégoriennes conforme au *motu proprio* et l'introduire chez lui, déclara avoir appris davantage en une heure seulement d'audition du gramophone que dans toutes les journées consacrées à étudier les livres.

Pie X a béni ce nouveau mode de propagande grégorienne, s'est rendu compte de la valeur des disques, a reçu en hommage la collection entière, richement reliée en huit « volumes » d'un nouveau genre.

(*La Croix.*)

B. SIENNE.

Comment les théories microbiennes peuvent empêcher la réouverture d'une école libre

— O —

On ferait un volume avec tous les moyens imaginés par les inspecteurs primaires, les Conseils de préfectures, les maires de village pour empêcher la réouverture des nouvelles écoles libres. L'épaisseur des murs, la largeur des fenêtres, l'ombrage des arbres de la cour, la solidité du terrain, la chaleur du soleil de midi ont été tour à tour invoqués avec des succès divers. Il appartenait à M. le docteur Ameil, maire d'Orcines, dans le Puy-de-Dôme, de fonder une opposition sur quelque chose de nouveau et de scientifique : les théories microbiennes.

L'argumentation du docteur est du reste ingénieuse. Ecoutez-la :

« L'eau, dit-il, qu'elle soit pure ou impure, contient constamment des microbes. A plus forte raison une eau qui a été — ou bien a pu être — contaminée, en contiendra-t-elle éternellement. Dès lors, si l'on peut prouver qu'un industriel a établi les locaux de son industrie sur le terrain où est maintenant situé l'établissement scolaire, n'aurait-on pas une raison suffisante pour interdire toute ouverture d'une école sur ce sol désormais condamné ? Raisonons, en effet : le sol contient l'eau, l'eau même désinfectée contient les microbes, les microbes recèlent les maladies. Donc... »

Heureusement le bon sens (cette qualité qu'on a dit française), provisoirement absent de la mairie d'Orcines, s'est retrouvé ailleurs. Le Conseil départemental et le Conseil supérieur de l'Instruction publique repoussèrent l'argumentation médicale du maire.

Mais, si le docteur était battu, le maire ne l'était pas. « C'est bien, dit-il, j'admets qu'on peut créer une école sur un terrain où avait existé une industrie quelconque, mais j'exige qu'on désinfecte préalablement le terrain. » Il ajoutait *in petto* : « Ça demandera du temps ! »

Il arriva que les gens d'Orcines se piquèrent au jeu. On désinfecta avec fureur, on désinfectait presque avec enthousiasme.

Chlorures, sulfures et sulfates étaient répandus sans compter. Au bout de huit jours, une délégation se rendit chez le maire. « Est-ce assez ? » — « Non, non, mes amis, désinfectez toujours. »

A la fin, ce fut l'industriel qui se fâcha. Entre temps, le Conseil départemental et le Conseil supérieur de l'Instruction publique, reconsultés, déclarèrent qu'on pouvait mettre un terme à tant de désinfection. Le maire succombait finalement avec ses microbes.

L'école libre d'Orcines est ouverte.

(Semaine religieuse de Paris.)

Je voudrais...

— o —

Je voudrais que, de même qu'autrefois on distribuait la soupe aux pauvres, à la porte des couvents, on leur distribuât aujourd'hui, aux portes des églises, le journal catholique.

Je voudrais que les testateurs croyants laissassent des legs pieux pour la diffusion des journaux catholiques.

Je voudrais que dans son budget chaque famille de baptisés eût un chapitre pour abonnement aux journaux catholiques.

Je voudrais que dans tout marché, dans chaque magasin où, l'on achète ce qui est nécessaire au corps, on pût trouver aussi ce qui est nécessaire à l'esprit, le journal catholique.

Je voudrais avoir les poches remplies de tracts et de journaux catholiques afin de les oublier partout, dans les wagons dans mes visites, le long des rues, à la porte des écoles.

Je voudrais qu'aucun pauvre ne pût émettre cette plainte : « Je ne lis pas les journaux catholiques parce que je n'ai pas de quoi les acheter ».

Je voudrais voir tous mes frères dans la foi, pénétrés de cette vérité : « Notre grand ennemi, c'est la mauvaïse presse ; notre meilleur ami, c'est le journal catholique ».

Bibliographie

— o —

— LA LIBERTÉ, Conférences et Retraite données à Notre-Dame de Paris, durant le carême 1904, par E. Janvier. In-8 écu. . . 4. fr. 00 (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris-6^{me}).

En 1903, en son magnifique langage, M. l'abbé Janvier avait entretenu le bel auditoire, qui se pressait chaque dimanche de Carême à Notre-Dame, du premier des sujets que traite le moraliste chrétien : de la « Béatitude ». En 1904 il a non moins magistralement, — avec plus d'ampleur peut-être et une plus vibrante éloquence, — abordé cette question captivante de la « Liberté » que, dans tous les temps, sages et simples ont agitée et à laquelle la religion catholique seule a su donner une adéquate solution.

Le thème si richement exploité, était d'une actualité brûlante, et cependant, chaque fois qu'une allusion devenait trop directe, qu'une thèse semblait revêtir les dehors d'une protestation contre les excès d'une tyrannie contemporaine, l'orateur avait mis un frein à ses lèvres, il avait refusé de descendre sur le terrain de nos luttes quotidiennes.

Dans les notes précises mais abondantes qui accompagnent le texte, après une précieuse nomenclature des ouvrages consultés, M. l'abbé Janvier est revenu avec plus de détails sur les points, trop vécus de nos jours, qu'il avait négligé volontairement d'approfondir en chaire. A côté de remarques historiques, philosophiques, théologiques, nous avons particulièrement relevé celles qui concernent l'esclavage et l'Eglise, le *Syllabus* et l'ignorance de son sens exact où se trouvent nos amis les meilleurs, la Déclaration des Droits de l'homme, la valeur morale de la loi humaine, certaines doctrines de M. l'abbé Loisy, de M. A Réville, etc. Ces notes donnent à l'ouvrage son complément sinon nécessaire du moins d'une incontestable utilité pour ceux qui voudront étudier jusque dans les détails la thèse catholique si doctement exposée dans les *Conférences* et la *Retraite*.

A ce livre nous souhaitons un large succès ; partout où le portera le renom de son auteur non moins que son actualité, il causera le bien.

— *Le Code de bonheur du Maître*. Conférences quadragésimales, par l'abbé Th. Besnard, curé de Chevilly. In-12, 2 fr. 50 (P. Lethielleux, éditeur, 10, rue Cassette, Paris-VI^e).

Les qualités maîtresses de ce charmant ouvrage peuvent se résumer ainsi : psychologie fine, conviction vibrante, piété communicative, superbement traduites en un style sobre et nerveux, souvent lapidaire, dont l'allure originale captive et conquiert sans laisser prise à l'ennui,

ce terrible fléau des livres mal conçus, Les manifestations successives de la *Pensée du Maître* se trouvent fort convenablement enchâssées dans le volume, habilement disposé. Il y a tout intérêt et profit à méditer à loisir le *Code de bonheur du Maître*, car, dans un ouvrage de ce genre, la beauté littéraire, quelque radieuse qu'elle puisse être, n'étant à proprement parler que le vêtement fragile de la pensée, c'est jusqu'à elle qu'il faut avant tout pénétrer pour en savourer le sens philosophique, l'inspiration pieuse, la science profonde des âmes et les enseignements pratiques qu'elle renferme.

M. Branchereau, juge compétent en pareille matière, ne craint pas d'écrire à l'auteur : « Sincères et cordiales félicitations. Vous n'avez pas seulement composé un bon livre, bien pensé, bien écrit, d'une lecture facile, intelligible pour tous ; mais encore vous avez fait une bonne œuvre, œuvre de zèle sacerdotal et pastoral... Ces conférences ne sont qu'un commencement, et vous nous promettez une suite. Ne manquez pas à votre promesse, et continuez ce bon et utile travail. »

B.

— *Le secret du Bonheur pendant la vie*. Conférences données à Saint-Pierre-de-Chaillet, par l'abbé Archelet, auteur de « *Ce qu'est la vie* ». In-12, 3fr. 50. — P. Lethielleux, éditeur, 22, rue Cassette, Paris (6^e).

Il y a des livres qu'on prend pour s'instruire, d'autres pour goûter un plaisir d'imagination : ceux de monsieur l'abbé Archelet sont faits pour l'âme tout entière et pour goûter ce délicieux repos intime auquel on aspire au milieu des tracas, des déceptions, et de toutes les cruelles épreuves de la vie. Ils sont profondément humains, en ce sens qu'ils renferment l'écho des voix si multiples qui s'élèvent au dedans de nous au fur et à mesure que s'appesantit davantage sur nos épaules le poids des besoins à satisfaire, des devoirs à remplir, et des responsabilités à porter. C'est la lassitude qui s'empare de nous, c'est la frénésie de la passion qui nous agite, c'est l'énormité de nos fautes qui nous humilie, la légèreté de notre esprit qui nous décourage, le néant de tout ce que nous entreprenons qui nous abat. De l'air, nous écrivons-nous, de la vérité, du bonheur...

Monsieur l'abbé Archelet nous les offre en nous apportant la notion chrétienne de la vie. C'est dans la vie chrétienement comprise qu'est le roc des entreprises solides, le fondement de toute grandeur, de toute fécondité, de tout mérite, et, ajoute-t-il aujourd'hui, de tout bonheur. Ce second volume, en effet, est consacré à l'étude de cette réalité, la vie heureuse, à laquelle seuls ne croient pas ceux qui n'ont pas goûté la douceur de la vie chrétienne. Pour acquiescer pratiquement aux austères vérités qui remplissaient le volume que monsieur l'abbé Archelet nous donna l'année dernière, il fallait, si l'on ose dire, un appât, il fallait montrer la face lumineuse du devoir chrétien

dont avait ressorti dans de fortes pages le côté imposant et sombre. Cela a été fait par monsieur l'abbé Archelet avec une telle puissance de persuasion, une telle plénitude de détails et de preuves que les préjugés les plus tenaces tombent devant ces pages, et que du cœur soulagé monte ce cri que la charte du bonheur a été véritablement proclamée par l'Évangile. Nous ne croyons pas que nulle part les Béatitudes aient été paraphrasées avec une telle richesse de talent et un art si habile à en faire pénétrer dans les esprits et dans les cœurs la haute vérité.

Ce n'est pas seulement un beau livre de théorie, mais un livre d'application et de pratique. Par ce temps de doute et de dégoût, il peut faire beaucoup de bien et, avec son aîné qu'il complète, il est à répandre. X.

— VICTIMES DES CAMISARDS, *Récit, Discussion, Notices, Documents* (1902-1904, deuxième centenaire de la guerre des Camisards), par J.-B. COUDERC.—Un vol. in-12 de 312 p. Prix: 3 fr. (Ancienne Maison Ch. Douniol, 29, rue de Tournon, Paris-6^e)

On sait que l'histoire de France, aux premières années du dix-huitième siècle, raconte les exploits inouis des *Huguenols Camisards* des montagnes cévenoles, Vivarais, Velay, Gévaudan.

Ils massacraient, écorchaient, grillaient, incendiaient, pillaient, sans cesse excités par des prédicants venus de Genève, ou encouragés par des coreligionnaires d'Angleterre et de Hollande qui leur envoyaient des armes et de l'argent ; et ils ne furent réprimés enfin qu'à grande peine par le célèbre maréchal de Villars.

Or, à côté du récit de leurs atroces exploits, il fallait qu'un nouvel historien s'attachât plus spécialement à celui du mérite et de l'héroïsme de leurs innombrables victimes.

C'était le thème d'un magnifique livre ; et, en ce deuxième centenaire, la plume et le cœur de M. J.-B. Couderc, merveilleusement documenté, viennent de nous le donner.

Il faut le lire, avec le récit des cruautés des Camisards, la discussion sur la qualification à donner au *martyre* de leurs victimes, et les quarante et quelques chapitres de notices, documents, souvenirs listes des catholiques massacrés et des paroisses détruites.

Les sources bibliographiques, une table des noms de lieux, une dizaine de gravures, quelques fac-similés, etc., etc., complètent la documentation de cet admirable ouvrage.

A notre époque trop troublée, il ne sera pas un de nos lecteurs qui, soucieux de se reconforter par l'étude de précédentes persécutions de l'Église de France, ne veuille s'empresser de lire « *Victimes des Camisards* ». Récit, Discussion, Notices, et Documents, de J.-B. Couderc. Leur cœur et leur foi y recueilleront, avec une connaissance plus pleine de cette page d'histoire, les plus patriotiques et les plus religieuses émotions.

Ph.-G. L. B.,
missionnaire apostolique.